

DISCOURS du PRESIDENT

Mes chers patrons, Mesdames, Mes chers Collègues, distinguish guests and friends,

Eva mon épouse et moi-même, sommes heureux de vous accueillir pour la quatrième fois en Anjou, région dont Clemenceau se plaisait à dire que « la France n'était nulle part autant la France que dans cette belle et attachante province ».

Le discours d'un Président de la S.O.O. est l'occasion de parler un peu de lui-même, de ses préoccupations, de ses espoirs mais aussi de ses regrets.

De moi-même tout d'abord : de ma naissance en Lorraine j'ai gardé le caractère entier, le sens du travail et de la rigueur, le peu de penchant pour la futilité. J'aime les gens de convictions, ceux qui ont une certaine élégance morale et je porte très haut le respect de la parole donnée et celui de la fidélité en amitié. Aussi longtemps que ma mémoire me le permette, j'ai toujours su que je serai médecin. En est peut être responsable un épisode cruel et meurtrier du début de la seconde guerre mondiale, où réfugiés dans un train en partance pour la zone libre, nous fûmes attaqués par l'aviation allemande. Mes parents et leurs deux très jeunes enfants ne durent la vie sauve qu'à cette pincée de chance distribuée avec tant de parcimonie en cette période pleine de dangers pour beaucoup d'entre nous, ainsi qu'au dévouement des infirmières de la Croix-Rouge présentes dans ce train de la mort. Leur grande cape bleue, leur voile blanc, ont longtemps hanté les cauchemars de mes nuits d'enfant.

Après des études secondaires faites à Metz, je montais à Paris pour faire mon P.C.B., puis ma médecine. Je garde de cette époque bénie, le souvenir d'une vie de travail intense et stimulante, riche en découverte et en amitié. L'externat ne fut qu'une formalité. Très vite je compris, à la fréquentation intense des services hospitaliers, que la chirurgie serait mon but. L'internat me permit de côtoyer diverses spécialités chirurgicales. La personnalité de Roger Couvelaire faillit faire de moi un urologue, mais c'est vers l'Orthopédie que je fus rapidement attiré. Je ne dirai jamais assez le rôle qu'eurent mes patrons et leurs assistants : Jean Debeyre, monstre de travail, Paul Padovani, son bon sens et sa probité, mais surtout Jean Cauchoix et Jacques Duparc.

Nous savions en arrivant à Beaujon que nous étions dans un service exigeant, rigoureux dont les temps forts étaient le staff, que nous préparions fébrilement, la salle d'opération et son no-touch intégral, la visite du samedi, où peu de choses échappaient au patron dont nous craignons les sentences sans appel, et les aides opératoires à Hartmann où nous nous sentions en parfaite communion avec lui.

Au cours des trois années passées dans votre service, vous m'avez, Monsieur, permis de compléter ma formation en orthopédie et initié à la chirurgie rachidienne que je pratique beaucoup moins présentement. Vous m'avez appris la rigueur, le goût de la chirurgie bien faite, des dossiers remplis avec objectivité, ces éléments essentiels de notre métier qui nous permettent de progresser et nous enseignent la modestie. J'ai pu apprécier, lors de vos rares instants de détente, vos qualités humaines et je vous dois énormément.

Mon premier contact avec Jacques Duparc fut rugueux et à la mesure de sa réputation déjà bien établie. Lors de la première visite que je fis salle Segond, j'eus le mérite de diagnostiquer une phlébite, mais le tort de la traiter sans en référer au patron. Le décor était planté : ce fut dur, bref et instructif pour la suite.

Avec Jacques Duparc, nouvellement installé à Bichat, j'appris à réfléchir, à mettre un peu d'ordre sinon à clarifier mes idées, même si parfois les types, les stades trop nombreux, et parfois fluctuants, se bouscullaient dans ma tête. Votre esprit en constant éveil, votre amour de l'enseignement ainsi que votre bouillonnant désir de faire avancer notre spécialité nous étonnaient. Bannissant vos coups de colère et vos sautes d'humeur de l'époque je puis vous assurer, mon cher patron, que les cinq semestres passés dans l'ancien Bichat sont restés pour moi inoubliables. Les six années passées dans ces deux services me donnèrent le sentiment d'appartenir à une grande école d'Orthopédie et de Traumatologie.

Cette notion à laquelle je reste si attaché peut se définir par un ensemble d'élèves, qui ont choisi le même maître qui vous a convaincu de la valeur de ses techniques et de sa réflexion. Elle repose sur une adhésion intellectuelle et souvent sentimentale à une doctrine (c'est-à-dire à une certaine idée de la chirurgie) plutôt qu'à un homme. Les liens y sont faits d'estime, de respect et de reconnaissance. Tous les élèves ne vont certes pas accomplir les mêmes gestes et agir selon un même schéma rigide, mais malgré les divergences et l'éloignement, ils garderont ce quelque chose en commun, cette sorte de solidarité que nous connaissons bien et dont nous avons tant besoin.

J'eus la chance, au cours des six années à Bichat et Beaujon, d'y côtoyer de nombreux amis dont certains, présents ce matin, membres de la Société, m'ont certainement permis de devenir Président cette année. Une amitié indéfectible devait me lier plus particulièrement à Yves Nordin et Jean-Yves Alnot. Elle a survécu à ces dernières vingt-cinq années et s'est même renforcée avec l'âge. Ils m'ont ouvert les portes du groupe Guépar, dont je salue

les membres éminents présents. Tous m'ont amené à réfléchir à la conception des prothèses, à eux aussi je suis reconnaissant.

Tout était à construire au C.H.U. d'Angers lorsque j'arrivais en 1974. Je m'attachais à former sinon une école du moins une équipe, c'est-à-dire un ensemble de médecins, infirmières et kinésithérapeutes qui oeuvrent continuellement avec vous. Ces collaborateurs directs qui vous entourent, partagent votre travail, vos succès comme vos échecs, sont absolument indispensables, et ce jour est pour moi l'occasion de leur dire combien je leur dois.

C'est que derrière une façade « de béton », le chirurgien cache une âme tourmentée, agitée, animée de sentiments complexes où l'incertitude a très souvent sa place. Vie cernée de difficultés mais jamais dépourvue de sens. A l'opposé de la médecine, le diagnostic chirurgical est souvent aisé, mais c'est lors de l'indication opératoire que le débat intérieur commence. A cet égard l'orthopédie faite de doute, de regrets et parfois de remords n'est pas une discipline pour ceux qui rêvent d'une vie tranquille, sans émotion et sans heurt.

« La main merveilleuse qui rend le printemps ». C'est ainsi qu'au début du siècle, dans une lointaine province chinoise, les malades appelaient le chirurgien qui avait opéré avec succès d'une cataracte, le patriarche d'une très honorable famille. Il m'a toujours semblé que ce qualificatif s'appliquait tout spécialement à notre spécialité, qui vise à la correction, au rétablissement d'une fonction et qui prévient ou traite une infirmité. N'avons-nous pas, en effet l'impression de rendre le printemps à certains handicapés, notamment aux plus âgés d'entre eux.

Les sujets de préoccupation ne manquent guère en cette fin de siècle :

Alarmiste : je pourrais envisager le coût de la santé, la misère de plus en plus palpable de nos hôpitaux, l'augmentation exponentielle des charges administratives, les R.M.O., les difficultés d'existence de nos petites facultés, de la formation de nos élèves, etc...

Polémiste : je pourrais disserter sur les patients qui s'installent comme chômeurs de la santé et peuvent rechercher un emploi maladie à titre temporaire ou définitif, discuter des problèmes de quota qui ont défrayé une certaine chronique locale, de la ténuité voire de l'absence de contacts publics-privés, de la notion de mode en chirurgie tant il est vrai que nos sociétés n'ont plus le culte de la mémoire mais celui de la nouveauté.

Sensible : je pourrais m'étendre sur l'âpreté des hommes et l'ingratitude de certains, mais aussi sur la joie perpétuellement renouvelée de côtoyer une jeunesse avide d'apprendre, bousculant vos certitudes, vous obligeant en une remise en question permanente, même si selon Peters nous avons, un certains domaines, atteint notre degré d'incompétence. La joie aussi que mes enfants Laurent et Carole, aient épousé cette même spécialité que la nôtre.

C'est en étant **optimiste** que je voudrais clore ce discours. De même que l'arbre cache la forêt, notre petite vie quotidienne nous empêche de voir les fantastiques lumières et les secrets dont le monde est rempli. Prenez le recul nécessaire et vous y verrez l'intense rayonnement de cette fin de siècle. Ces trente dernières années furent prodigieuses, marquées par le développement de la chirurgie prothétique, l'amélioration de l'ostéosynthèse, l'avènement de la chirurgie endoscopique, de la microchirurgie, de la chirurgie des lambeaux, les futures et prometteuses applications de l'informatique, du traitement des signaux. C'est aussi, et ce n'est pas la moindre des nouveautés, l'implication nettement amorcée depuis cette année des jeunes dans les travaux de notre société, le renouvellement du bureau et de la revue, le début que j'appelle de tous mes vœux de relations nouvelles avec nos partenaires que sont les fabricants.

Tout cela doit nous aider à dépasser la morosité ambiante et nous permettre d'aborder le XXIème siècle avec beaucoup de raisons d'espérer.

Dear friends from over the Channel, I would like to thank you for coming here to share with us the success of this convention, Even though the European reality has progressed these last few years, the learning of foreign languages is still our Achilles heel. In spite of that, I am sure you will enjoy your staying here and hope you will be present for many June to come.

L'Orthopédie-Traumatologie- la main qui rend le printemps...

A tous, je souhaite un congrès plaisant, instructif, lieu de réflexion et d'amitié.

Louis Pidhorz

